Document generated on 06/05/2025 12:08 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Gérin-Lajoie contre Papartchu?

Number 26, Summer 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39604ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this document

(1982). Gérin-Lajoie contre Papartchu? *Lettres québécoises*, (26), 59–60.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

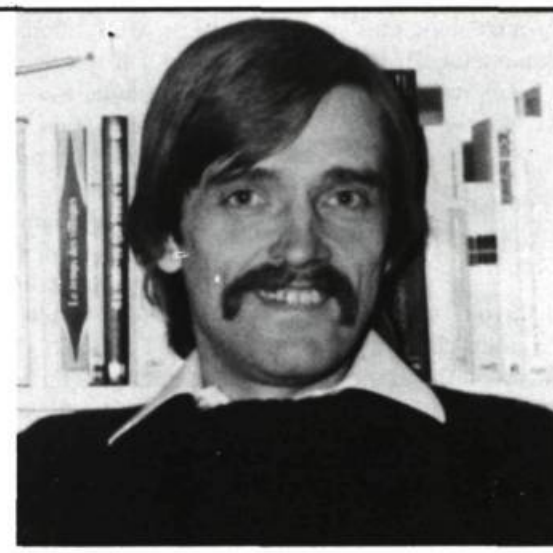
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gérin-Lajoie

contre Papartchu ?



L'entrevue qui suit a été réalisée en janvier 1982, devant le miroir du salon, au domicile de François-Marie Gérin-Lajoie, à Québec.

LUI F.-M. Gérin-Lajoie, vous avez publié depuis le début de votre carrière d'écrivain huit oeuvres romanesques et poétiques. Ainsi, vous avez commis, sous le pseudonyme de Papartchu Dropaôtt (on prononce : dropout), les romans suivants : *L'Histoire louche de la cuiller à potage* (Quinze, 1976), *Du pain et des oeufs !* (Quinze, 1977), *Salut, Bonhomme !* (Quinze, 1978), et *Les Noires Tactiques du Révérend Dum* (Québécor, 1980). En poésie, vous avez publié, sous le pseudonyme d'Alfraède Papartchu, *Viens prendre un ver(s)* (St-Germain-des-Prés, Paris, 1977) ; trois ans plus tard, chez le même éditeur, vous avez signé, de votre nom cette fois, un deuxième poécit (poème-récit) intitulé *Brise la glace, Narcisse !*. Enfin, vous avez publié deux romans sans prétention, signés F.-M. Gérin-Lajoie et intitulés *Les Taxis volants* et *Pas de chocolat pour tante Laura* (Desclez, 1980). Comment expliquez-vous cette alternance entre noms de plume et « vrai » nom ?

MOI Pour vous permettre de comprendre cette « alternance » (qui, en fait, n'en est pas une), il faut que je vous parle des ambitions qui m'animaient au tout début de ma carrière. Si j'ai écrit mon premier roman à l'âge de onze ans et que j'ai accumulé, pendant les treize années suivantes, oeuvres de jeunesse et refus d'éditeurs de publier lesdites oeuvres, ce n'est qu'à l'âge de vingt-quatre ans (début du deuxième cycle de Jupiter) que j'ai choisi (ou plutôt tenté) de me consacrer exclusivement à la création littéraire. Je voulais à l'époque frapper un grand coup, faire une entrée fracassante dans la littérature québécoise en créant, non pas un monde peuplé de personnages, comme Balzac, mais un monde peuplé *d'auteurs* (très original, n'est-ce pas, mon cher ?) Il fallait à mes auteurs un patronyme commun ; ce fut PAPARTCHU. Il y avait donc dans mon esprit un Papartchu Dropaôtt, qui écrivait ses propres aventures policières (humoristiques) ; un Papartchu Alfraède (si l'on veut, l'aède Alfred), le poète du clan ; une Papartchu Madeleine, écrivaine (est-ce bien ainsi qu'on dit ? Vous voudrez bien excuser mon hésitation : j'ai commencé à *lire* le dictionnaire il y a six mois et je n'en suis qu'à la lettre « d »), écrivaine, disais-je, et autrice (?) de romans psychologiques ; un Papartchu Montciel, auteur de mélodrames, etc.

Je me suis bien vite rendu compte cependant que si, en théorie, l'entreprise était fort valable, en pratique, elle constituait une grave erreur de marketing. En effet, les gens achètent un « nom », qu'ils associent à un type d'oeuvres. J'ai d'ailleurs déçu plusieurs « fans » de Papartchu Dropaôtt en leur présentant un recueil de poèmes signé Alfraède Papartchu. (Voilà sans doute pourquoi, de tout temps, les écrivains qui ont voulu sortir du carcan qui leur était imposé par le public ont eu recours aux pseudonymes. L'exemple le plus récent est celui de Romain Gary, quoique, dans son cas, la mystification visait aussi à ridiculiser le milieu littéraire français.) En ce qui me concerne, c'était le pseudonyme qui prenait toute la place et qui était un peu gênant, surtout que Papartchu était désormais associé à des oeuvres littéraires qui ne se prenaient pas au sérieux. J'ai donc dû abandonner mon projet de création d'auteurs. Je n'ai gardé de la famille des Papartchu que Papartchu Dropaôtt qui, comme San Antonio par exemple, possède sa propre clientèle (une dizaine de milliers de « fans »). Faire disparaître des auteurs comme Papartchu Madeleine ou Papartchu Montciel, qui n'avaient encore rien publié, ne posait aucun problème. La situation se compliquait toutefois avec Alfraède Papartchu qui, lui, était sorti de l'anonymat en publiant à Paris un recueil de poèmes noirs. Que faire, donc, lors de la publication du deuxième recueil, en 1980 ? Comment pouvais-je laisser tomber le pseudonyme tout en assurant la continuité au niveau de l'oeuvre ? J'ai résolu le problème de la façon suivante : *Brise la glace, Narcisse !* est signé F.-M. Gérin-Lajoie et porte, entre parenthèses, sous le nom de l'auteur, le pseudonyme Alfraède Papartchu. Le troisième recueil ne portera que mon nom.

Il n'y aura donc plus sur le marché que Papartchu Dropaôtt, détective privé, héros national des Québécois, et F-M. Gérin-Lajoie, poète et romancier.

LUI Pourquoi avez-vous choisi un pseudonyme aussi « discutable » que PAPARTCHU ?

MOI J'avoue que le nom n'est pas très « commercial » ; pour plusieurs, il s'agit même là d'une grave erreur de marketing (une autre !). Il serait trop long de faire ici l'étymologie du patronyme (l'une des clés étymologiques se trouve à la page 9 de *Du pain et des oeufs !*). Je ne justifierai mon choix que par cette citation de Flaubert (l'une des 5 000 fiches de citations que j'ai amassées au fil des ans, au hasard de mes lectures dans tous les domaines) : « On ne choisit pas son sujet. » Il en a été de même pour moi, en ce qui a trait au choix du nom « Papartchu ». Ce nom a plus ou moins surgi dans mon esprit à la suite de certaines expériences psychédéliques et je n'ai pas pu ne pas l'utiliser.

LUI Ne trouvez-vous pas que votre « vrai » nom est un peu long ?

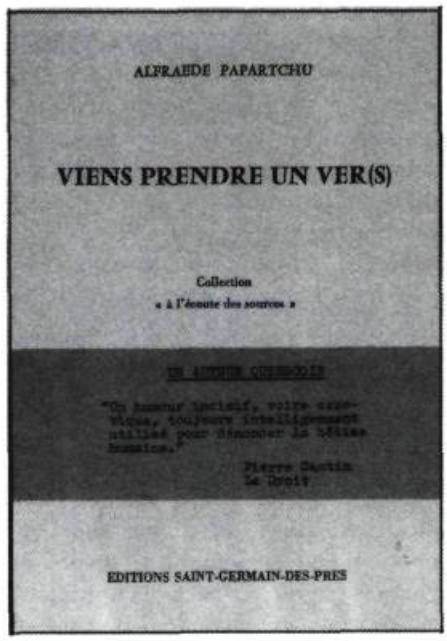
MOI De méchantes langues diront que F-M. Gérin-Lajoie est un autre de mes pseudonymes. Il ne faut pas les croire. Mon ancêtre, le premier du nom à émigrer au Canada, s'appelait Jean GÉRIN (ou Jarrin). Il était originaire de la région de Grenoble (l'un des rares Français venus de l'Est de la France) ; il était soldat ; il arriva en Nouvelle-France vers 1750. Je cite Louvigny de Montigny, auteur d'une monographie sur Antoine Gérin-Lajoie : « Gérin avait tant belle humeur que ses camarades de régiment le surnommèrent *la Joie..* » De lui sont nés tous les Gérin, tous les Gérin-Lajoie, et certains Lajoie. Mon grand-père s'appelait Gérin-Lajoie. Un séjour aux États-Unis lui fit perdre Lajoie (sans jeu de mots). Je l'ai repris, sans pour autant faire modifier mon état civil, démarche coûteuse qui ne m'intéresse pas pour l'instant.

LUI Pourquoi avez-vous quitté les Quinze, où ont été publiées les trois premières oeuvres de Papartchu Dropaôtt ?

MOI Pour la simple et bonne raison que le quatrième roman de Dropaôtt, *Les Noires Tactiques du Révérend Dum*, a été refusé par cette maison. Je me suis donc tourné vers Québécor, qui l'a accepté. Si vous me demandez maintenant pourquoi le cinquième roman de Papartchu Dropaôtt, intitulé *La Mort aux dents*, sera publié au cours de 1982, aux Éditions Québec/Amérique et non chez Québécor, je vous répondrai qu'ayant envoyé le manuscrit aux deux maisons, Québec/Amérique l'a accepté tout de suite. Quelques semaines plus tard, je recevais une lettre de refus de Québécor (il y a beaucoup d'arbitraire dans ce métier).

LUI Avez-vous d'autres oeuvres sur le métier ?

MOI J'ai terminé le mois dernier mon troisième poécit, intitulé *Je tue il*. Il s'agit du troisième volet du cycle poétique que j'ai entrepris avec *Viens prendre un ver(s)*. J'aimerais bien publier cette oeuvre au Québec ; comme vous le savez, les deux premiers recueils ont été publiés en France, après avoir été refusés par toutes les maisons d'ici. J'ai malheureusement l'impression que la poésie québécoise est entre les mains de quelques types pour qui le genre de textes que j'écris ne fait pas partie de la « norme ». Ici, l'hermétisme semble de rigueur et même, jusqu'à un certain point, une sorte de passeport vers la publication. Or, à mon avis, si on n'écrit que pour se cacher derrière les mots, mieux vaudrait ne pas écrire du tout. Enfin, je saurai sans doute d'ici quelque temps à quoi m'en tenir. D'autre part, j'ai toujours dans mes cartons un vaste projet de cycle romanesque auquel je travaille depuis environ huit ans. Les deux premiers tomes sont écrits ; je suis en train de leur donner leur forme finale. Il s'agit d'une oeuvre qu'on pourra qualifier de « populaire » (il semble qu'au Québec, toute oeuvre qui se fonde sur une histoire qui se tient et non sur des monologues-intérieurs-oniriquement-nombrilisants est automatiquement rangée au nombre des oeuvres populaires.) Depuis cinq ans, j'essaie de convaincre les éditeurs que c'est ce genre d'oeuvres qui constitue le salut de la littérature québécoise. Certains ont compris. D'ailleurs, la preuve est faite qu'il est possible de faire de la bonne littérature avec de belles histoires : *Le Matou* et *Les Lilas fleurissent à Varsovie* sont, pour moi, à la littérature, ce qu'un film comme *Les Uns et les autres* de Lelouch est au cinéma. C'est beau, c'est humain et il me semble qu'on en ressort *meilleur*.



LUI F.-M. Gérin-Lajoie, en terminant, pouvez-vous nous fournir quelques notes biographiques ?

MOI Eh bien, je suis né à Québec le 5 mai 1951 (Taureau Ascendant Verseau). Mon père, un grand intellectuel, a été, jusqu'à sa retraite, l'année dernière, l'un des hauts fonctionnaires du gouvernement du Québec. J'ai fait mes études primaires, secondaires (classiques) et collégiales à Québec. J'ai ensuite obtenu un B.A. spécialisé en linguistique-traduction de l'université d'Ottawa (1972). J'ai travaillé en publicité (rédacteur-concepteur), en traduction (gouvernement fédéral). Je suis aujourd'hui pigiste (traduction de livres, correction de manuscrits, etc.). Enfin, je suis marié mais, pour le moment, je n'ai d'enfants que mes oeuvres.